

Le plongeur de Stéphane Larue

Jean-Pierre Vidal

Numéro 261, été 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/86938ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Vidal, J.-P. (2017). Compte rendu de [*Le plongeur de Stéphane Larue*]. *Spirale*, (261), 74–77.

Bonnes étoiles dans les plis de la nuit

Par Jean-Pierre Vidal

LE PLONGEUR

de Stéphane Larue

Le Quartanier éditeur, 2017, 576 p.

Dans le domaine romanesque, trop de proses fonctionnelles escamotent la dimension organique de l'écriture. *Le plongeur* de Stéphane Larue, au contraire, la met exemplairement en scène. Au point que ce texte est manifestement le fruit d'un double «travail» : non seulement celui fourni par l'écrivain, mais aussi, à l'inverse, celui dont a fait l'objet l'auteur lui-même, comme il advient lors d'un enfantement. On ne saurait ici distinguer ces deux formes de travail, c'est ce qui donne sans doute au lecteur cette impression constante d'être en face d'un texte nécessaire où tout est à la fois concerté et mûri, comme naturellement. Nul doute que Stéphane Larue a porté ce texte en lui pendant très longtemps, probablement à son insu, n'attendant qu'une invite à le produire.

Cette organicité littéraire, cette force de présence, cette «nature» a d'emblée une autre conséquence : elle distancie l'œuvre de ce qu'on pourrait appeler la tentation autofictionnelle.

Même si la courte notice qui accompagne le texte pointe en effet résolument vers une dimension autobiographique, on est ici très loin de l'autofiction. Contrairement à bien des jeunes écrivains, Stéphane Larue ne construit pas un simulacre de lui-même dans une quête identitaire où le masque tend, malgré la distance ironique, à faire corps avec le sujet.

**C'est [...] une
des surprises
agréables
de ce texte dur
et souvent
violent que
l'optimisme
de son évocation
positive
de la nature
humaine.**

Certes, on trouve dans le roman les inévitables références musicales qui appellent à la connivence générationnelle un lectorat conquis d'avance; mais ici, elles sont vouées presque exclusivement au métal sous toutes ses formes, avec une préférence marquée pour Iron Maiden. Elles concourent organiquement au texte, comme une basse obstinée, plus qu'elles ne font office de clin d'œil complice. Ponctuation et mise en abyme à la fois, elles s'accordent à ce bombardement incessant de

phrases au rythme fort qui, dès le début, entraînent le lecteur dans un tourbillon finalement rédempteur, puisque la fiction du texte le fait relever du très classique roman d'apprentissage. Mais ces références musicales, indices justement d'une époque, traces historiques qui inscrivent l'histoire individuelle dans un ensemble plus vaste, servent ici encore à marquer la distance en précisant l'époque, plutôt lointaine - une vingtaine d'années -, où se déroulent les événements racontés.

C'est que tout, ici, est affaire de tension.

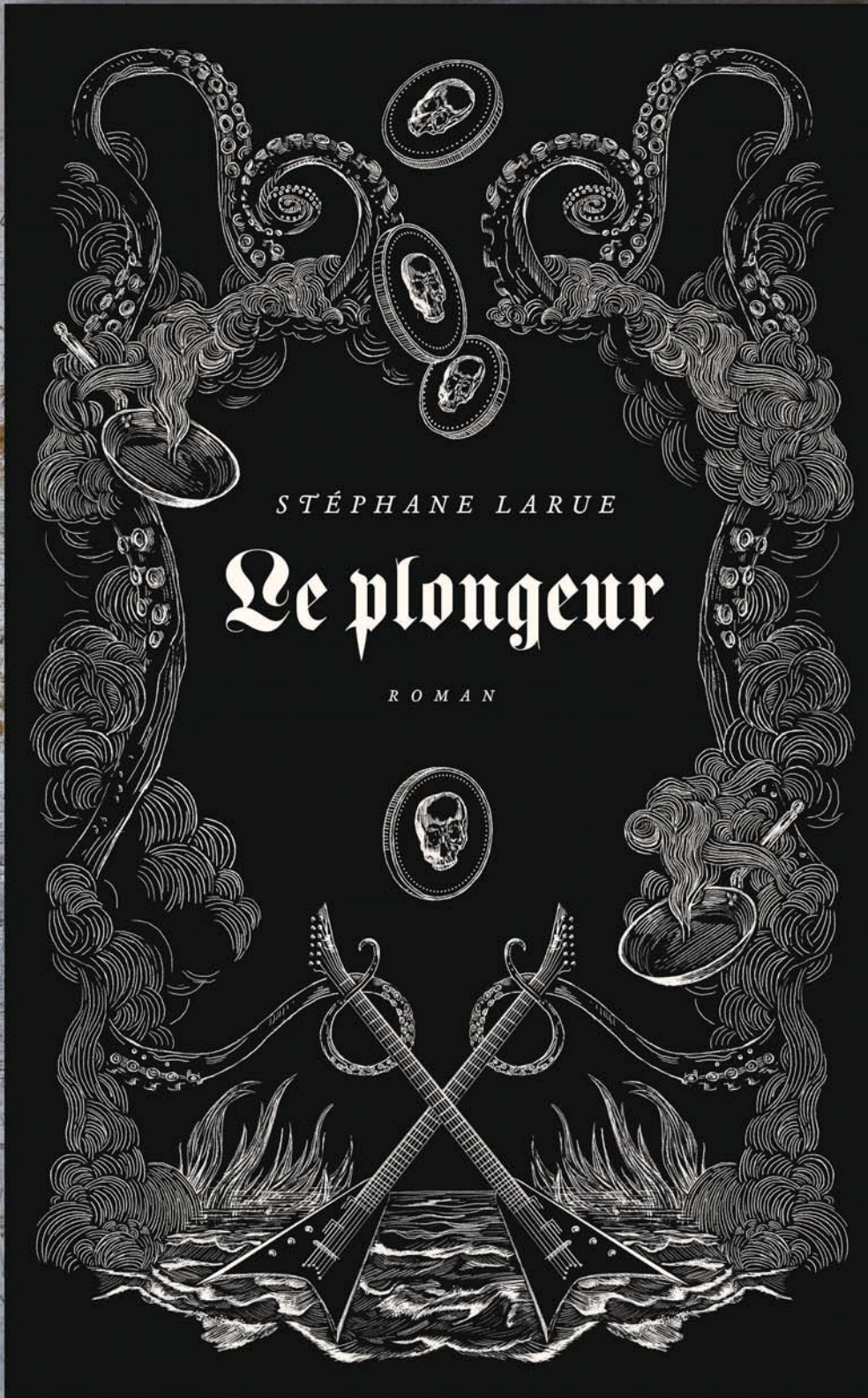
En particulier celle qu'instaure l'intertextualité qui arrime indéniablement *Le plongeur* à l'un des plus grands textes de la littérature américaine.

Les coulisses de la nuit

On pourrait, sans trop d'exagération, dire que le personnage principal du roman, c'est la nuit : nuit montréalaise, où se décline une jeunesse emportée dans un rythme fou, quasi désespéré, mais aussi nuit plus symbolique, moins localisée, des sous-sols, de la face cachée des entreprises humaines. En dessous de la ligne de flottaison du restaurant où officie le plongeur grouille un monde qui évoque les laborieux et inquiétants Nibelungen de la légende germanique dont s'inspira Wagner - c'est la dimension critique



TRADE MARK
MADE IN U.S.A.



du capitalisme qu'avait soulignée la mise en scène de Chéreau dans sa *Tétralogie* -, mais surtout les chapitres « techniques » de *Moby Dick*, référence majeure qui a été soulignée, à juste titre, par les premiers commentateurs du roman - et c'est alors plutôt le geste artisanal, infernal dans ses conditions et son côté caché, qui se déploie, répétitif et forcené, dans les cales et sur le pont du Péquod comme dans les entrailles de la Trattoria. La fabrication de l'huile de baleine est ici évoquée

dans ce qui précède et suit le « coup de feu » du restaurant : le plongeur doit entre autres intervenir à la fois dans la préparation élémentaire des salades et des crevettes, mais surtout, après leur consommation, dans l'effacement des traces du repas, effacement que le texte, compte tenu de ce que vit son héros, fait apparaître comme une véritable lustration.

Ces deux intertextes auxquels on réfère pour aborder ce premier roman d'un jeune auteur montrent

bien que le registre du *Plongeur* - bien loin de l'ordinaire et du banal complaisants où baigne tout un pan de la littérature actuelle - est celui de la grandeur : nous sommes, en effet, en face d'une véritable épopée, excusez du peu.

Et dans les fiévreux soubresauts de la nuit, la traversée de ce nouvel Ismaël s'accompagne de la rencontre de figures fortes, admirablement évoquées plutôt que tout à fait décrites : encore cet art qu'a Larue de rendre

Larue a l'œil cinématographique, il a aussi un sens très sûr du montage, comme le prouve le « naturel » avec lequel s'enchaînent tout au long du roman les séquences spatiotemporelles qui ordonnent en mosaïque les diverses époques de la vie du narrateur.

présent et vivant le moindre personnage. Par un trait, un geste, une attitude. Ce sont entre autres, grandeur nature, Bébert et Bob, les deux dédicataires du livre, personnalités de la vraie vie de l'auteur, mais aussi évocations littéraires melvilliennes encore : le premier, de l'insouciant, fataliste et courageux Stubb; le second, du noble et calme Starbuck. Mais si l'on peut retrouver assez facilement dans le texte deux des trois seconds du Péquod, on chercherait en vain son capitaine; Achab et sa baleine blanche se retrouvent plutôt conjugués dans l'évocation des deux forces abstraites qu'affronte le narrateur : le chaos et le hasard, aussi présents et menaçants que s'ils étaient des personnages.

Car cette épopée d'une fin d'adolescence effrénée atteint sa résolution et se conclut sur une note résolument optimiste, non seulement parce que le narrateur parvient à sortir régénéré de son affrontement avec les monstres du jeu, mais parce que, laisse-t-il clairement entendre, il n'en aurait pas été capable sans ces êtres de lumière que sont, outre Bob et Bébert, Mohammed, le chauffeur de taxi algérien, et ce cousin presque anonyme qui agit à plusieurs reprises comme une sorte de *deus ex machina* résolument attaché à sortir le narrateur du marasme de cette dépendance qui fait de lui l'irresponsable que son travail de plongeur, modeste mais engagé à fond dans sa tâche et apprécié de tous, dément nuit après nuit. Car s'il défaille en privé, le personnage s'avère non seulement fiable, mais inspirant sur le plan collectif : il tient son rang, occupe sa place et, à chaque service, parvient à surmonter ce qui se présente toujours comme l'impossible. Sans doute est-ce à cet engagement tenu au sein d'une équipe que ce Sisyphe de la plonge doit l'aide et la bienveillance qu'on lui accorde. Belle leçon de démocratie!

C'est en effet une des surprises agréables de ce texte dur et souvent violent que l'optimisme de son évocation positive de la nature humaine. Il s'y déploie, surtout en nocturne

et dans le feu de l'action, un fort bel éloge de la solidarité. Au point qu'il n'est peut-être pas exagéré, compte tenu de la part biographique du roman, d'y voir aussi un chaleureux témoignage de reconnaissance. Cet Ismaël-là se souvient des quelques Queequeg qui seront intervenus lors de ce moment capital de sa vie pour lui donner une expérience somme toute positive de la rencontre avec l'Autre. Contre l'horreur de la baleine blanche et du damné qui s'y agrippe, ici enfer intime d'un être possédé qui joue les Achab au petit pied, plusieurs marginaux, exotiques et aussi «sauvages» que le harponneur polynésien de Melville, aident le jeune homme de bonne famille à surmonter son épreuve privée.

Question de timing

C'est parce qu'il sait être là quand on a besoin de lui que le plongeur reçoit l'aide non pas de toute l'équipe, mais d'individus à qui il s'attache à son tour. C'est au contraire parce que le hasard - l'autre figure du chaos qu'il doit affronter non comme une tâche humaine, mais comme une puissance quasi divine - lui fait toujours faux bond - cloches et fruits des vidéopokers refusant de s'aligner pour lui dans la nuit électrique - qu'il perd l'équilibre et se trouve déplacé.

On pourrait d'ailleurs dire que *Le plongeur* est aussi le roman du *kairos*, ce presque rituel, cet art de se placer au bon endroit au bon moment, cet accord quasi magique mais toujours provisoire avec le monde.

Et dans cette perspective, la dimension mythique de la quête se traduit par le chatoiement de l'univers traversé, comme s'il s'agissait d'un labyrinthe de sons et de couleurs admirablement agencés tout au long du texte : Larue a l'œil cinématographique, il a aussi un sens très sûr du montage, comme le prouve le «naturel» avec lequel s'enchaînent tout au long du roman les séquences spatiotemporelles qui ordonnent en mosaïque les diverses époques de la vie du narrateur.

Le fil d'Ariane de cette traversée des épreuves et des signes est peut-être dans ce jeu, très melvillien encore, de l'inscription du nom. De même, en effet, qu'Ismaël est un pseudonyme («*Call me Ishmaël*») qui souligne l'anonymat capital du narrateur de *Moby Dick* - absence derrière le masque onomastique parce qu'identité à forger; enfant perdu tel le fils d'Agar répudié par Abraham; enfant, enfin, qui se trouve à la toute fin une autre mère biblique : le navire Rachel qui «*in her retracing search after her missing children, only found another orphan*» (phrase finale du roman) -, de même, dans une autre stratégie de distanciation du biographique, le narrateur du *Plongeur* reste tout au long du roman d'autant plus anonyme qu'il ne cache son nom, quand on le lui demande dans la fiction, qu'au lecteur, se bornant à dire qu'il donne son nom, sans nous dire quel est ce nom. Appelez-moi le plongeur, semble-t-il dire, à la surface du texte. Mais à la toute fin, quand on lui demande une fois de plus son nom, il répond : «*Stéphane*». Comme si le roman, parvenu à sa fin et la quête achevée, la signature de l'auteur pouvait maintenant s'apposer telle la marque d'un véritable baptême, avec la dimension quasi religieuse de la chose. Ou comment le plongeur devient l'écrivain Stéphane Larue.

Des lustres que je n'avais pas lu quelque chose d'aussi puissant! Et il y a fort à parier, c'est le cas de le dire, que *Le plongeur* marque le coup d'envoi d'une œuvre qui compte. Car Stéphane Larue possède au plus haut point cette qualité sans laquelle il n'est pas de grand écrivain : le souci indissociable et concomitant de l'écriture et du monde. Et la volonté de les lier irrémédiablement dans le même geste créateur, de façon que l'une n'aille pas sans le «dit» de l'autre, qu'il soit réaliste ou non.

C'est un des lieux de l'homme qu'il convient d'habiter : l'énonciation comme poème au sens étymologique, c'est-à-dire ce geste éthique qui fait du chant de l'homme et des choses, de l'être du monde et du sujet, un acte capital. ■